

ligieuse, n'était pas fait pour lui apporter les sympathies du clergé flamand. Ironie du destin de Munchen : il finit là par où il aurait dû commencer, en professeur d'université à l'étranger. Mais, hélas, dans un milieu beaucoup moins propice que l'aurait été pour lui la Vienne de la fin du 18^m siècle. Malgré les suspicions d'un entourage peu favorable, les derniers rayons d'un soleil qui se couchait ont encore jeté de l'éclat. Les curateurs et les hommes de lettres venaient assister à ses cours. Néanmoins, Munchen n'ignorait pas qu'il était un personnage sinon inutile, du moins dangereux pour la politique ultramontaine du clergé gantois dirigée par l'évêque en personne. Cependant il a été assidu à son devoir jusqu'à son dernier souffle. Malade, usé par une vie mouvementée et les luttes souvent stériles ; ayant manqué et sa véritable voie et sa vraie vocation, il avait le moral gravement atteint. Quelques mois seulement après son installation à Gand, la mort le faucha à l'âge de 55 ans, le 16 décembre 1818. On peut dire de lui qu'il est mort en chaire.

A l'occasion de son décès, le Journal de Gand écrivit : « Il a quitté ce monde avec la piété d'un sage, ses derniers moments ont été sereins, comme toute sa vie et l'ecclésiastique qui l'a conduit aux portes de la mort, a admiré la résignation du philosophe chrétien. » Nous nous dispenserons de citer en entier l'oraison funèbre prononcée par le professeur *Mahue* (6) et nous n'en extrayons que le passage final : « Nous veillerons à ce que ceux qui viendront après nous, apprendront à connaître et à estimer Munchen, et que l'honneur auquel à droit ce nom, lui sera effectivement rendu. »

Nous croyons en âme et conscience avoir traité notre personnage en toute objectivité et impartialité. La tâche était ardue, car comment en tout point rendre justice à un homme qui vécut à un moment où l'Europe était bouleversée de fond en comble, où tant d'opinions et d'idéaux s'affrontaient, se heurtaient pour se voir refondre dans le grand creuset de la Révolution Française. Vouloir juger Munchen et certains autres de ses contemporains en établissant un parallèle apparemment facile avec nos temps troublés, ce serait méconnaître une multitude de données et de problèmes historiques. Il y a un abîme entre la mentalité de nos compatriotes de 1795/1818 et celle du Luxembourgeois d'après les deux guerres mondiales.

Nous laisserons également le lecteur juger le prêtre qui, tour à tour et parfois simultanément, dépendait de la juridiction des diocèses de Trèves, Liège, Metz, Namur. . . et Gand, et qui, selon le mot de son élève et plus tard successeur au poste de directeur de l'Athénée, l'abbé Michel-Nicolas *Muller*, « . . . était un professeur-né, qui aurait mieux fait de ne jamais embrasser la carrière ecclésiastique. »